

# MIEUX VIVRE ENSEMBLE

Le moment est venu de nous libérer de notre peur ou de notre amertume pour nous rapprocher les uns des autres et construire une société plus solidaire. Comment y parvenir ? « En cessant définitivement d'ignorer que nous appartenons à un même tout », répond la philosophe **Fabienne Brugère**.

Propos recueillis par **Stéphanie Torre**

**Psychologies : Lutttes féministes, combats antiracistes... De grandes manifestations populaires agitent actuellement la planète. Peut-on dire que ces revendications vont (enfin) dans le sens d'une société plus solidaire ?**

**F.B. :** D'une certaine manière oui, dans la mesure où ce qui guide ces différents mouvements est l'idée que, dans notre société, personne ne doit plus être laissé sur le bord de la route et que la lutte contre l'exclusion doit pouvoir se faire au nom de la solidarité. Bien sûr, cette perspective n'est pas tout à fait nouvelle : on sait qu'en France cette conception selon laquelle nous devons assister nos semblables quand ils sont dans l'infortune est très ancrée depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, en 2020, s'ajoute à cet esprit une nouvelle donne, qui s'est révélée plus encore pendant la pandémie : désormais, nous sommes dans l'obligation de constater que nous sommes tous interdépendants. D'où la demande très forte d'égalité qui se fait entendre un peu partout, notamment autour des questions de racisme et de sexisme. Et il faut bien reconnaître que cela entraîne, depuis peu, des acquis historiques. Un exemple ? Dans notre pays, au lendemain des dernières élections municipales, la moitié des mairies des dix plus grandes villes de France a été remportée par des femmes [Paris, Nantes, Lille, Strasbourg et Marseille, ndr]. Même si les choses sont encore loin d'être satisfaisantes, c'est tout de même une belle avancée lorsqu'on se souvient que, dans les années 1950 et 1960, seuls 3 % des députés étaient de sexe féminin.



**FABIENNE BRUGÈRE**

Professeure de philosophie à l'université Paris-VIII, présidente de l'université Paris-Lumières, traductrice d'une vingtaine de livres, autrice engagée, elle a écrit sur le goût, la sociabilité, la beauté, le care, le libéralisme, l'hospitalité. Dans son dernier ouvrage, *On ne naît pas femme, on le devient* (Stock), c'est un « féminisme ordinaire » qu'elle défend.

**L'intérêt pour l'écologie, les marches pour le climat participent-ils de cette même demande d'égalité ?**

**F.B. :** Tous ces combats sont bien sûr connectés, mais je pense que la demande écologique face à la perte de la biodiversité, du dérèglement climatique, de l'environnement dégradé est, elle, liée à une autre demande très forte, celle de l'arrêt de l'exploitation forcée des ressources de la planète par le capitalisme. Ce que l'on peut donc dire, c'est que nous vivons une époque où le désir

de « prendre soin » est particulièrement fort. Désir de prendre soin de la Terre, mais aussi de prendre soin les uns des autres.

**Paradoxalement, la distanciation sociale nous a donc rapprochés plutôt qu'éloignés ?**

**F.B. :** Disons que les gestes-barrières nous ont écartés physiquement, mais nous ont surtout fait prendre conscience, autrement et individuellement, de l'existence des autres. Pourquoi ? Parce que si on s'intéresse à la finalité de cette distanciation sociale,

on s'aperçoit qu'elle a été mise en place au nom de la nécessité de se protéger soi-même, mais aussi de protéger autrui. Ces gestes-barrières que nous avons appris ont donc été portés par une attention à la vie où s'exprime, une fois encore, le désir d'un « prendre soin » collectif, désir qui sera, à mon avis, un élément essentiel du siècle à venir. En ce sens, nous pouvons donc dire que nous assistons, aujourd'hui, au retour d'une certaine forme de gravité par rapport à toutes les négligences qui ont longtemps été les nôtres durant les soixante dernières années. >>

>> **Est-ce à dire que nous allons devenir de plus en plus exigeants... Ou plutôt de moins en moins inconscients en ce qui concerne notre qualité de vie ?**

**F.B. :** Sans aucun doute. Dans les années qui viennent, nous allons exiger de plus en plus souvent de la qualité dans des sphères aussi différentes que la consommation, le rapport aux autres, la gestion des ressources de la planète... Et cette exigence sera évidemment aussi adressée à nos gouvernants qui n'auront d'autre choix que d'entendre cette demande de sens et de sérieux dans les actions publiques qui seront menées. Fini l'époque où nous voulions jouir sans compter des soi-disant miracles de la société de consommation. Il semble que, désormais, nous aspirions majoritairement à autre chose. À une autre liberté.

**En parlant de liberté, en cette fin 2020, de quoi est-il question de se libérer pour parvenir à mieux vivre ensemble ?**

**F.B. :** Nous allons devoir apprendre à nous libérer de nos peurs qui, depuis un moment, nous entravent dans notre manière de faire société. Peur des attentats, peur des étrangers, peur de la maladie, peur de l'effondrement... Ces craintes nous font, en effet, courir un vrai risque de repli sur nous-mêmes. Il n'y a qu'à écouter les psys pour prendre toute la mesure de ce danger qui guette : ce qu'ils ont récemment constaté, c'est que, pour beaucoup, le déconfinement a été plus compliqué à gérer que le confinement lui-même. Nombre d'entre nous ont ainsi eu grand mal à ressortir de chez eux. Or, si l'on persiste dans cette peur, l'un des risques les plus importants est évidemment que nous finissions par élire des gouvernements qui instrumentaliseront cette angoisse en nous dirigeant de manière autoritaire. Une catastrophe pour les démocraties.

**Sur le plan individuel, comment pouvons-nous nous libérer de ces craintes, de cette amertume qui nous poussent à nous recroqueviller plutôt qu'à nous ouvrir ?**

**F.B. :** Cela suppose des efforts devant lesquels, justement, nous ne sommes pas tous égaux. Car dépasser ses peurs nécessite une certaine force face à l'épreuve, c'est-à-dire une vraie capacité de résilience. Or, dans ce domaine, nous ne disposons pas tous des mêmes capacités, ne serait-ce que sur le plan social. En ce sens, l'épanouissement individuel

dépend donc beaucoup du collectif et du politique. C'est pourquoi nos sociétés démocratiques doivent désormais travailler à ouvrir des possibles à un maximum de citoyens. Possibilités de choisir, d'imaginer, de s'émouvoir, d'agir... Voilà ce qui permet d'éloigner la peur et de sortir des déterminismes sociaux.

**En parlant de déterminisme, on a vu, durant le confinement, un certain nombre d'inégalités persister. Beaucoup de femmes ont ainsi cumulé (télé)travail et prise en charge des enfants. Comment sortir de ce piège sexiste ?**

**F.B. :** Il est certain que, durant cette période, on a vu réapparaître, entre les hommes et les femmes, un partage très traditionnel des rôles, qui a parfois entraîné un véritable épuisement chez ces dernières. Dans d'autres cas, celles-ci se sont même retrouvées piégées par ce fameux « congé exceptionnel pour garde d'enfant » proposé par le gouvernement. En effet, même si cette possibilité était au départ salutaire, le système s'est finalement avéré vicieux et même dangereux pour la suite : pourquoi les recruteurs prendraient-ils encore le risque d'embaucher des femmes sachant que, si problème il y a, ce sont elles qui, de nouveau, cesseront de travailler pour prendre en charge leurs enfants ? D'un certain point de vue, pour le monde de l'entreprise, choisir un homme est donc beaucoup moins risqué. Comment sortir de cette logique ? Je pense que la réponse est, encore une fois, une affaire de politique publique, et qu'il s'agit donc de faire bouger les lignes dans deux directions. D'abord, comme en Europe du Nord, il convient de réformer le congé parental pour qu'il soit plus long et obligatoirement partagé entre les deux parents : c'est cela qui permet de changer les pratiques et les mentalités. Par ailleurs, il faut aussi impérativement continuer à lutter pour l'égalité salariale, car si les femmes ont été si souvent celles qui ont cessé de travailler pendant le confinement, c'est d'abord parce qu'elles sont, bien souvent, le « second salaire », c'est-à-dire celui que l'on sacrifie parce qu'il rapporte le moins.

**Vous parlez de lutte... Pensez-vous que l'avenir appartienne forcément au militantisme ?**

**F.B. :** Si on entend le militantisme comme une façon de former des collectifs autour d'idées, d'inventions, de convictions et d'initiatives, pourquoi pas ? D'autant que celui-ci peut revêtir des formes très

différentes, notamment lorsqu'il s'inscrit dans des logiques de réparation, d'attention et de protection. Ce qui est certain en tout cas, c'est que, désormais, les gens ont besoin de sens et qu'ils ne veulent plus être réduits à des chiffres de profit. Nous l'avons vu notamment avec le soutien apporté au personnel soignant. Alors, s'associer dans une cause commune est-il la solution pour inventer un meilleur avenir ? Je le pense. Rappelons-nous ce que disait la philosophe Hannah Arendt : « Ce qui fait que nous sommes humains, c'est que nous parlons et que nous agissons. » Ne l'oublions pas : agir et faire entendre sa voix, pour que celle-ci compte et soit considérée, est essentiel pour penser que l'on participe au monde.

**Faire entendre leurs voix, c'est ce que font les milléniaux sur les réseaux sociaux. Cette génération est-elle, selon vous, celle par laquelle adviendra une société plus égalitaire ?**

**F.B. :** S'il est vrai qu'une société égalitaire est affaire de pratiques et que les réseaux sociaux contribuent à l'instauration de liens et de relations, je ne suis pas certaine que l'on puisse pour autant parier sur eux pour aller vers un mieux, surtout lorsqu'on sait que ceux-ci déploient aussi des logiques affinitaires qui causent de vrais dégâts. Du coup, je ne pense pas que les jeunes gens d'aujourd'hui soient spécialement mieux équipés ou plus aptes à garantir l'égalité que les générations précédentes. Cessons donc d'attendre que la solution vienne de nos enfants : assumons plutôt nos responsabilités en n'oubliant pas que l'égalité est avant tout une affaire de politique publique et, donc, toujours une histoire de batailles à mener.

**Nos enfants justement, comment leur donner le goût du monde *in real life* ?**

**F.B. :** En soutenant leurs initiatives, en relativisant leurs échecs. Plus que jamais, il nous revient de leur dire : « Deviens ce que tu as envie de devenir ! » Si, bien sûr, leur désir n'est pas destructeur. Cessons de leur conseiller de prendre tel ou tel chemin pour être sûr de décrocher un emploi ou de gagner correctement leur vie. Dans le monde si incertain, c'est la passion qui doit guider leurs pas. Encourageons-les donc à construire leur projet, à cultiver ce qui leur tient à cœur en ayant le goût de l'effort pour qu'ils puissent ensuite s'engager et faire face aux éventuelles difficultés. ■

ILLUSTRATION LUCIA CALFAPETRA

## Je passe à l'action



**Je sensibilise les enfants dès la maternelle**

À l'école ou à la maison, à partir de livres, de textes, d'images, nous pouvons interroger les enfants sur l'amour et l'amitié, la paix et la guerre, les rires et les pleurs... Faire en sorte que, dès leur plus jeune âge, ils se réfèrent à une pensée, c'est leur donner les moyens de s'exprimer plus justement, d'être moins violents et de savoir mieux se positionner par rapport aux autres et au monde. C'est également leur donner l'occasion d'apprendre à s'écouter les uns les autres.

**J'offre mes services**

Pensons à introduire des petits gestes gratuits dans nos vies. On peut, par exemple, décider d'offrir une rose ou un livre à un ami sans attendre une occasion particulière, juste pour témoigner de notre attachement. Revenons aux petits mots, aux petits riens qui font plaisir. Un monde plus fraternel, c'est aussi un monde converti à la gentillesse : la période de confinement nous en a donné la preuve lorsqu'on a vu tant de jeunes gens proposer leurs services à nos aînés.

**J'apprends l'altérité**

Plutôt que d'opiner du chef, de nous taire ou de provoquer l'autre quand nous discutons, obligeons-nous à échanger avec celles et ceux avec qui nous ne sommes pas d'accord sans quitter le chemin de l'argumentation. À une époque où les gens, en général, ne veulent ni confrontation, ni contradiction, ni différence, c'est l'occasion d'un véritable exercice philosophique : apprendre réellement la place de l'autre, expérimenter la diversité des points de vue et, donc, des modes de vie. C'est ça l'altérité.